

# Ceux d'autrefois.

Une à une, d'abord comme indécises, comme surprises de se sentir si joliment vieillottes et si maltraitées ingénues, les notes d'un menuet d'antan s'envolaient avec une sorte de crainte puerile du discret murmure des perles et des satins...

Et, dans l'ombre veloutée d'une nuit de lune, les vieux portraits se souriaient... d'un sourire tremblant de petites choses mortes, d'un sourire mignard et surnant qui démentait soudainement leurs lèvres sans carmin.

Il souriaient... étonnés de sentir vibrer, après tant d'années, leurs vieux cœurs d'oiseaux, de sentir se fondre autour d'eux la neige enchantée des ans et de se réveiller après trois siècles dans le même boudoir, où jadis s'étaient échangés leurs aveux.

Il souriaient... Et quand ce sourire se fut perdu dans les plis de leur colletterie, ils se regardèrent, émus, l'âme noyée dans une indolente béatitude...

Il se regardèrent... et, aux rayons de celle qu'en son vieux langage il nommait encore Phébé, le marquis Nicolas vit avec surprise qu'une pâleur d'aube ternissait le frais visage de son amie...

— Belle, lui dit-il d'une voix douce de musette, belle, quel mal avez-vous donc ?... Vos yeux bleus ont perdu le bel éclat que j'aime, et vos roses joues ont maintenant la blancheur des camélias...

— Ami, lui répondit-elle à son tour d'une voix grelottante d'aise, ami, songez qu'il y a tantôt trois cents printemps que vous m'avez rencontrée dans le sentier de Champefort, et pardonnez-moi au temps s'il m'a quelque peu pâlie...

Elle sourit encore en portant à ses lèvres son mouchoir de dentelle ; puis, comme la cadence du menuet devenait de plus en plus entraînante, elle se mit à marquer les temps et à acquiesser les pas sur le rebord glissant de son séant.

— Prenez garde ! s'écria le marquis en la voyant s'agiter ainsi, prenez garde ! Ce que vous faites là est très périlleux... Songez-y... Vous pouvez glisser sur vos hauts talons et vous romprez ainsi quelque membre...

— Ma rompre ? quelque membre ! mais marquis, sachez donc que nous ne sommes plus, maintenant, que des ombres, de petites ombres transparentes qu'un rayon de soleil ou qu'un souffle d'air ferait évanouir !

Le marquis Nicolas ne répondit pas... Immobilité, la tête un peu penchée vers son jabot de dentelle, il semblait s'être replongé dans la songerie qui, durant trois siècles, avait obsédé son âme de souriante momie.

— Des ombres ! murmura-t-il de sa voix grêle et tremblante, des ombres !... nous ne sommes plus, hélas ! que cela pour ceux qui vivent et qui rêvent, pour tous ceux que vous entendez, à ma chère amie, riez et châchez près de nous !

Il dit, et sa main fléchit se posa, tel un gracieux oiseau, sur son cœur déjà las de revivre...

— Ne songez pas, marquis, à ces tristes choses, reprit doucement la blonde compagne de sa vie... Entendez ce menuet joli qui nous invite à rire et aux galants propos... Las, tendez-moi votre main blanche et voyons un peu ce que font les gens d'ici...

À petits pas menés de mouche déprisée, ils s'en virent tous deux se blottir dans les ombres replis de la portière. Et, mi-penchés vers le marquis, mi-penchés vers le grand salon tout illuminé, qu'ils apercevaient à travers le filigrane de leurs vieilles paupières, la petite marquise du roi Louis XV vit avec surprise beaucoup de marquis et de marquises semblables à eux qui défilèrent sous les yeux des grands lazzarons antiques...

Alors elle fut ravie... et dans ses yeux pâles monta soudain la joie d'une immense joie, d'une joie de résurrection et de salut lumière.

— Mais nous ne sommes pas morts, s'écria-t-elle, défilants, mais nous vivons, mais nous sommes là !...

Et ses mains frêles, crispées par l'effort, tentaient d'écartier la soyeuse draperie dont les plis rigides le séparait de la foule agissante, comme une infranchissable barrière.

Tendrement, avec le grave respect des anciens jours, le marquis ferma dans les sillons les paupières mains menues qui tentaient joliment d'écartier les ombres de la mort...

— Non, dit-il avec une fermeté douce, non, restons ici... Que gènerions nous à nous mêler à cette foule de vivants ? Non, marquise, restons ici... La déchéance effraye la jeunesse autant que la mort effraye la vie. Ohé, votre robe a perdu, depuis longtemps, ses dentelles et ses fraîches couleurs, et voyez comme mes yeux pourpoint de

# Peines Semi-mentales

faible gommée plaque, aujourd'hui, misérablement sur mon corps !...

Sans répondre, avec l'extrême grâce des gestes de jadis, elle appuya sa chevelure poudrée sur l'épaule du marquis Nicolas.

— Bon ami, soupira-t-elle, c'est été si gai de danser le menuet vis-à-vis d'eux !

— Le menuet, marquise ?

— Croyez-vous que ce soit le menuet qu'ils dansent là ? De notre temps, vous vous souvenez ? on arrondissait davantage les bras et l'on cambrait d'une plus simple façon son pied plus coquettement coiffé...

— Vous avez raison, bon ami, repartit avec grande stupeur et satisfaction sa mignonne compagne, ce n'est point le menuet qu'ils dansent, certes... Oh ! les vilains gestes que font avec leurs bras ces deux-là ! Et puis, m'ami, est-ce que ce sont de vrais marquis tous ces gens-ci ? Comme ils ont l'air soucieux et las ! De mon temps, que de sourires sur les lèvres des jeunes hommes et que de flamme dans leurs yeux !...

— Il n'est plus ainsi, marquise... ?

— Il s'interrompt, prêtant l'oreille. Deux danseurs, deux élégants marquis enrubannés, causaient à tout près, sans gestes, par petites phrases courtes et écaudées :

— A combien la rente ?

— Un chiffre fatigué.

— Ah ! dit l'autre, elle a monté depuis hier... ?

— Superbe, mon cher, le bal Louis XV, la baronne a fait très largement les choses... ?

— En vérité... Et le sucre, mon cher, le sucre, est-il toujours en hausse ? Comme X... me le disait hier, il y aurait peut-être quelque chose à tenter de ce côté-là... Les affaires vont si mal, partout ailleurs, que vraiment on ne sait où se jeter !

Il s'éloignèrent... Trois autres, qui prirent leur place, louèrent tout d'abord la belle ordonnance du buffet et l'exquise fraîcheur des boissons... Puis un grand jeune comte, les mains aux entournures de son gilet de moire s'éleva tout à coup :

— Quel bon tayan, ce Domitien ! Voilà trois fois que M... met dessus et trois fois qu'il gague !

— Quel book-maker ! repartit un autre.

— Toujours le même... ?

— A propos, qu'est devenue Tarlatane, la splendide jument du prince Z... ?

— Broken-down, mon cher, broken-down... ?

Ce fut tout. Un couple, tendrement enlacé, passa... A l'ombre d'une des draperies, la très jeune et très jolie marquise laissa prendre à son chevalier un bon baiser qui résonna... Très bas, tout près des petites ombres folâtres qui les écoutaient souriantes et un peu émus au souvenir de leur passé, le beau marquis murmura d'un ton de prière :

— Vous serez ma femme !

Elle dit :

— Jamais... ?

Puis, dans le remous soyeux des longues traînes, ils se perdirent de nouveau...

— Remontons, voulez-vous ? dit faiblement la petite marquise du roi Louis XV, en levant sur son époux de grands yeux éplorés... Remontons dans nos vieux cœurs aux dorures ternies, et si m'en croyez, ami, jamais plus ne descendrons dans un monde où les mentets n'ont plus de grâce, les hommes plus de sourire et les femmes plus d'honneur... Mais, marquis, vous qui buviez jadis aux sources jaillissantes des grandes philosophies, ne saurez-vous pas me dire, afin que je remercie Dieu de nous en avoir protégés, le nom de l'horrible séan qui fit, en moins de trois siècles, de notre tant belle société de jadis une assemblée de si pauvres âmes ?

— Marquis, lui fit-il finement répondant, ce que vous nommez séan, d'autres le nomment bienfait... Lesquels ont raison ? Je l'ignore... Sachez-en toutefois le nom : c'est le Progrès...

# PENSÉES.

Nulla vie nationale n'est possible pour un peuple, s'il ne s'prend un jour de quelque grand idéal à poursuivre.

LES P. DIDON.

Les jours de convalescence sont des jours charmants, mélancoliques et vifs comme une fin d'automne. C'est, à coup sûr, un des plus doux états que nous puissions connaître. Il en est de la convalescence comme de l'enfance : on la berce, on la gâte, on lui donne tout, on ne lui demande rien.

JULES SANDRAU.

Blâmer l'activité, c'est blâmer la nature. Nous ne pouvons retenir le présent que par une action qui sort du présent.

VAUVENARQUES.

On peut briller par la paresse, mais on ne peut que par la personne. Non, justement ne sont point nous, nous les déparent à force d'être recherchés, et souvent ceux qui font le plus remarquer celle qui les porte sont ceux qu'on remarque le moins.

J. J. ROUSSEAU.

La joie est une grimace ; le bonheur est un sourire.

ADOLPHE D'HOUDRIVET.

# LES CRÊPES De la Chandeleur.

Le jour de la Chandeleur les vieilles gens à la campagne n'ont point manqué de répéter les très anciens proverbes, où la tradition a fixé quelques bonnes vérités en assonances naïves : "A la Chandeleur, l'hiver passe ou prend rigueur", ou bien : "A la Chandeleur, grande douleur". Mais surtout, pour observer la coutume qui se perpétue depuis des siècles, dans la chambre comme dans la maison, à la ferme ou au château, on mangea des crêpes, des belles crêpes dorées.

Ah ! jadis, quel joli tableau ce devait être que d'apercevoir au loin, sur les coteaux — par une soirée claire de février ou les étoiles étincelaient plus pures, plus diamantées — briller les cerques et les chandelles de la procession qui se déroulait sur les chemins pour fêter la Chandeleur, pour célébrer la Purification. Les lumières piquaient des points d'or l'obscurité des routes, et à travers le rideau des arbres on voyait éclipser, disparaître et de nouveau scintiller doucement.

Au retour, dans le coin de l'âtre rutilant, on faisait gaie ment sauter la crêpe, et parmi des rires on avalait la pâte légère et blonde...

Maintenant où nos plus charmantes traditions, où nos coutumes les plus gracieuses, sont chassées par le sectarisme, et où les jacobins nous interdisent les gestes qui étaient ceux de nos ancêtres, la procession de la Chandeleur n'étend plus son cortège sous les rameaux desséchés par l'hiver. Mais, du moins, au foyer vient s'asseoir l'habitude ancestrale, partout ailleurs chassée, et on obéit avec joie à cette vieille respectable...

Vous les connaissez et vous les aimez ces cheminées de province, ces cheminées antiques, ainsi vastes que les cheminées de l'église où s'asseyait le roi Artus et ses pages, et où flambaient des bûches colossales.

Un manteau est imposant, et les feux innombrables ont donné une patine rousse aux carreaux, que des figures ingénues et des paysages primitifs décorent ; sur la plaque de toute une allégorie enfumée se laisse deviner plutôt qu'apercevoir. Les landiers de fer ont une forme héroïque, et l'on croirait que quelque Chasseur Noir ou que quelque chevalier bardé de fer va venir tout à l'heure y chasser son spectre traqué. Des fusils déposés de leur pierre, et dont les canons sont bosselés ; des onivres, des plats de dinanderie, dont le temps effaçait à demi les contours ; des stalactites de la vieille France aux tons sobres et pâles ; toutes ces choses entourent la vieille cheminée, et lui prêtent l'harmonie de leur pittoresque.

Voilà la cheminée qui vous plaît et celle qui convient pour qu'on y fasse sauter la crêpe. Le beau plaisir si un valet correct vous les porte sur une assiette, en une salle à manger, ces crêpes qui n'ont pas l'aspect protocolaire d'apercevoir. C'est plaisir de chasseur et de châtelain, et c'est plaisir de poète que de les manger en quelque vieille salle à poitraines, alors qu'une main experte devant vous vient de leur faire exécuter quelques prestes cabrioles, et que vous les avez cru chanter dans la poésie taverne que les bûches crépitaient et pétillaient pour vous réjouir.

En Normandie, il faut qu'à la Chandeleur, la première crêpe qui saute dans la poêle saute si bien, si vite et si haut qu'elle s'aïlle loger au-dessus d'une armoire : si elle est là, et qu'elle y reste, on peut être sûr que l'argent ne manquera pas dans la maison, durant un an entier.

En Poitou, ce soir-là, tout le monde vient à la cuisine, et de la grand-mère au dernier bambin chacun s'efforce d'être droit, de tenir avec maestria la queue de la poêle, de faire bondir avec brio la crêpe indocile, rebelle et taguine. Inutile de dire que l'acte d'apprentissage, nos suteurs de crêpe improvisés se signalent par leur maladresse, et que bien rares sont ceux qui peuvent retourner le rond de pâte dorée pour qu'il retombe rond, plié ou déplié dans la poêle, ou sans qu'il aille rouler dans le feu, pour la plus grande satisfaction des spectateurs qui haent le mets-droit.

En Bretagne, parfois, on se livre à un jeu renouvelé des guerriers celtiques. Une joyeuse bataille éclate le soir de la Chandeleur. Rassemblez-vous : les projectiles ne sont point dangereux : ce sont des crêpes que vient de préparer la ménagère. Elles volent dans l'espace et vont s'aplatir sur le nez d'un gars ou bien elles coiffent un singulier bonnet qui jolle fille — qui alors est vraiment à croquer.

Il faudrait un long poème et

# LE MOT DE CAMBRONNE.

Le 18 juin 1815, à la fin de la grande bataille, vers huit heures et demie du soir, comme l'armée française, rompue, disloquée, se retirait en désordre vers Charle-roi, trois bataillons de la vieille garde, commandés par les généraux Christian, Cambronne et Roguet, formés en carrés près de la Haye-Sainte, la droite appuyée à la route de Bruxelles, résistèrent au torrent ennemi. Pousés, déchiquetés, mordus de toutes parts par les lanciers de Brunswick, les dragons et l'infanterie, ils reculaient lentement vers Belle-Alliance, "littéralement entourés", a dit Henry Houssaye, comme à l'hallali courant le sanglier par la meute". Au milieu du 2<sup>e</sup> bataillon de 1<sup>er</sup> chasseurs, Cambronne, à cheval, la figure en sueur, les habits lacérés, noirs de poudre, voyait fondre autour de lui ses hommes dans la mêlée, et comme les ennemis renouvaient leurs sommations, la rage au cœur, il répondit :

Au fait, que répondit-il ? C'est le problème auquel M. Alfred Marquet consacra toute une enquête, aussi érudite et bien ordonnée que décevante en ses résultats. Ah ! qu'Empédocle avait raison quand il disait, il y a déjà bien des siècles : "Toutes choses nous sont occultes ; il n'en est aucune de laquelle nous puissions établir ce qu'elle est."

Le drapeau de Waterloo ne fut connu à Paris que le 21. Dans l'après-midi, le "Moniteur" publia un supplément ; dans le récit de la bataille, pas une allusion à la fameuse phrase ; dans les gazettes du 22 et du 23, même silence ; mais le 24, le "Journal général de France" publiait, en "écho", cette note :

Parmi les faits qui honorent la mémoire et ornent la bataille de Mont-Saint-Jean, on cite le dévouement sublime de la malheureuse garde impériale... Les généraux anglais, pénétrés d'admiration pour la valeur de ces braves, ont député vers eux pour les engager à se rendre... Le général Cambronne a répondu à ce message par ces mots : "La garde impériale meurt et ne se rend pas !"

La phrase arrivait elle apportée toute fraîche à Paris par un témoin de Waterloo ? Non, très probablement ; elle était écho dans une salle de rédaction et due, vraisemblablement, à l'imitation de la reproduction et d'autres feuilles la reproduisaient et le 25 juin, à la Chambre, comme Garat proposait de recueillir "les beaux traits des soldats vaincus à la fatale journée, particulièrement celui d'un héros qui dit : "On meurt et on ne se rend pas", de sa place, le député Périer, — un ancien conventionnel, — s'écria : "Le nom de l'officier qui a prononcé ces paroles ne doit pas être ignoré ; c'est le brave Cambronne !" Et c'est ainsi que la phrase, à la suite de cette reconnaissance effective, entra dans l'histoire officielle. Depuis lors, la plupart des historiens et des biographes, se copiant, se pillant à l'envi, continuèrent sans contrôle à désigner Cambronne comme l'auteur de la fameuse riposte.

Pourtant il y eut des protestations : en 1813, la question ayant été soulevée à l'occasion d'une tragédie de Juvy. "Bébé, le "Journal des Débats", organe royaliste, entra dans la lice : le 16 décembre, dans un article signé d'un V, il disait :

... Nous nous faisons un devoir de déclarer que tout Paris a pu savoir de la bouche du général Cambronne lui-même qu'il avait apprise cette exclamation monumentale par la gazette et qu'il ne se souvenait nullement d'avoir rien dit s'en approchant. Il est donc injuste d'en restituer la gloire à qui elle appartient, c'est-à-dire à un rédacteur du "Journal général" qui l'a proférée trois jours après l'affaire, à la tête d'une des colonnes... de ce journal auquel le sobriquet de "Journal militaire" en est resté.

Et le lendemain, le "Journal général" répliquait par un semblant d'aveu : "L'héroïsme de cette parole, écrit-il, n'est certes pas dans l'articulation des syllabes dont elle se compose, mais dans le sentiment qu'elle exprime et dans l'action qu'elle accompagne". La discussion continua pendant quelques jours,

# quelque chose d'approchant.

— Vous ne savez rien s'écria Genty, — un novelliste d'assez mauvais ton. Je sais le mot vrai, moi ! Voulez-vous que je vous le dise... ? Il leur a répondu :

Il y en eut qui estimèrent cela charmant ; on applaudit Genty. Charles Nodier se contenta de sourire ; d'autres étaient indignés. Le mot toutefois était tombé en bonne terre ; il est devenu grand, et Victor Hugo lui fit dans les "Misérables" une suréole. Cambronne, s'il eût été vécu, en eût été bien marié. Il avait épousé, en 1810, une Anglaise, une anglaise âgée de quarante-sept ans, c'est-à-dire doublement padibonde, et sa femme lui avait probablement inculqué la continence de sa langue maternelle, dans laquelle ce mot impur "the ventre" est appelé "the stomach". Pour conclure, il paraît établi, d'après la pittoresque étude de M. Manquisset, que Cambronne riposta à l'ennemi par un cri qui, sans doute, se perdit dans le bruit des fusillades et des clamours ; que ce cri, Rougemont et Genty l'ont transmis à la postérité en l'interprétant chacun à sa manière : Rougemont, auteur d'un certain talent, donna une traduction noble, mais fantaisiste ; Genty, bohème de lettres, en donna une courte, mais vraisemblable. A Waterloo, c'est sûr, la phrase bouillonnait dans les cœurs et le mot orpètrait dans les airs, et c'est pourquoi la légende, sur ce point spécial, a si vite et si complètement usurpé la place de l'histoire. — T. G.

Washington, 16 février. — Sir Chantung Liang Chang, le ministre de Chine aux Etats-Unis, discute la question chinoise, s'est exprimé en ces termes : "Il n'y a aucun danger d'un soulèvement en Chine contre les étrangers."

"Il est vrai qu'il y règne une certaine agitation politique, mais cette agitation n'a pour but que de créer des embarras au gouvernement pour détruire si c'est possible la présente dynastie."

"Mon gouvernement est prêt à faire face à tout événement. Si par hasard un étranger venait à être maltraité par la populace, je suis persuadé que les autorités feraient tout leur devoir et sauraient rechercher et punir le coupable."

"Est-il vrai que les Allemands soient en grande partie responsables de l'agitation qui règne actuellement en Chine ?" A cette question qui lui fut posée par son interlocuteur, Liang Chung répondit :

"Les Allemands sont agressifs."

"Depuis l'aube de votre civilisation les Allemands ont constamment troublé le repos et la paix des peuples et des nations qui forment l'empire chrétien."

"Ils semblent être toujours mécontents de leur sort. Je ne dis pas qu'ils soient formellement responsables de ce qui se passe en Chine, mais les opinions que je viens d'émettre je les ai entendues souvent formuler devant moi par des personnes bien au courant de la situation."

Les concessions accordées aux étrangers ont été aussi une des causes du mécontentement du peuple chinois, aussi j'espère que mon gouvernement cessera d'en accorder. Ainsi à l'avenir nous nous occuperons de nos propres affaires, et nous espérons que le monde chrétien, nous autorisera à le faire."

Caracas, 15 février, via Wel-helmstadt, 17 février. — Les préparatifs de guerre dans les divers ports du Venezuela sont terminés. De grandes quantités de munitions sont arrivées ces jours derniers à la Guayra. Tous les consuls agents consulaires et autres fonctionnaires étrangers ont été avisés qu'il leur était formellement interdit de se rendre à bord de vapeurs mouillés dans un port Vénézuélien sans avoir au préalable obtenu une autorisation officielle.

Le ministre américain M. Russell, qui souffre d'une légère indisposition, est parti ces jours derniers pour sa campagne de Matuco, où il prendra quelques semaines de repos.

Caracas, 15 février via Wilhelmstadt, 17 février. — Le gouvernement vénézuélien a nommé M. Guzman Garbirus, aux fonctions de ministre aux Etats-Unis en remplacement de M. N. Velez-Gothiar, qui a gravement offensé le président Castro en votant en faveur de la réunion du congrès pan-américain à Rio-de-Janeiro.

# DEPECHEES Télégraphiques

La situation en Chine.

Washington, 16 février. — Sir Chantung Liang Chang, le ministre de Chine aux Etats-Unis, discute la question chinoise, s'est exprimé en ces termes : "Il n'y a aucun danger d'un soulèvement en Chine contre les étrangers."

"Il est vrai qu'il y règne une certaine agitation politique, mais cette agitation n'a pour but que de créer des embarras au gouvernement pour détruire si c'est possible la présente dynastie."

"Mon gouvernement est prêt à faire face à tout événement. Si par hasard un étranger venait à être maltraité par la populace, je suis persuadé que les autorités feraient tout leur devoir et sauraient rechercher et punir le coupable."

"Est-il vrai que les Allemands soient en grande partie responsables de l'agitation qui règne actuellement en Chine ?" A cette question qui lui fut posée par son interlocuteur, Liang Chung répondit :

"Les Allemands sont agressifs."

"Depuis l'aube de votre civilisation les Allemands ont constamment troublé le repos et la paix des peuples et des nations qui forment l'empire chrétien."

"Ils semblent être toujours mécontents de leur sort. Je ne dis pas qu'ils soient formellement responsables de ce qui se passe en Chine, mais les opinions que je viens d'émettre je les ai entendues souvent formuler devant moi par des personnes bien au courant de la situation."

Les concessions accordées aux étrangers ont été aussi une des causes du mécontentement du peuple chinois, aussi j'espère que mon gouvernement cessera d'en accorder. Ainsi à l'avenir nous nous occuperons de nos propres affaires, et nous espérons que le monde chrétien, nous autorisera à le faire."

Caracas, 15 février, via Wel-helmstadt, 17 février. — Les préparatifs de guerre dans les divers ports du Venezuela sont terminés. De grandes quantités de munitions sont arrivées ces jours derniers à la Guayra. Tous les consuls agents consulaires et autres fonctionnaires étrangers ont été avisés qu'il leur était formellement interdit de se rendre à bord de vapeurs mouillés dans un port Vénézuélien sans avoir au préalable obtenu une autorisation officielle.

Le ministre américain M. Russell, qui souffre d'une légère indisposition, est parti ces jours derniers pour sa campagne de Matuco, où il prendra quelques semaines de repos.

Caracas, 15 février via Wilhelmstadt, 17 février. — Le gouvernement vénézuélien a nommé M. Guzman Garbirus, aux fonctions de ministre aux Etats-Unis en remplacement de M. N. Velez-Gothiar, qui a gravement offensé le président Castro en votant en faveur de la réunion du congrès pan-américain à Rio-de-Janeiro.

# LE MOT DE CAMBRONNE.

Le 18 juin 1815, à la fin de la grande bataille, vers huit heures et demie du soir, comme l'armée française, rompue, disloquée, se retirait en désordre vers Charle-roi, trois bataillons de la vieille garde, commandés par les généraux Christian, Cambronne et Roguet, formés en carrés près de la Haye-Sainte, la droite appuyée à la route de Bruxelles, résistèrent au torrent ennemi. Pousés, déchiquetés, mordus de toutes parts par les lanciers de Brunswick, les dragons et l'infanterie, ils reculaient lentement vers Belle-Alliance, "littéralement entourés", a dit Henry Houssaye, comme à l'hallali courant le sanglier par la meute". Au milieu du 2<sup>e</sup> bataillon de 1<sup>er</sup> chasseurs, Cambronne, à cheval, la figure en sueur, les habits lacérés, noirs de poudre, voyait fondre autour de lui ses hommes dans la mêlée, et comme les ennemis renouvaient leurs sommations, la rage au cœur, il répondit :

Au fait, que répondit-il ? C'est le problème auquel M. Alfred Marquet consacra toute une enquête, aussi érudite et bien ordonnée que décevante en ses résultats. Ah ! qu'Empédocle avait raison quand il disait, il y a déjà bien des siècles : "Toutes choses nous sont occultes ; il n'en est aucune de laquelle nous puissions établir ce qu'elle est."

Le drapeau de Waterloo ne fut connu à Paris que le 21. Dans l'après-midi, le "Moniteur" publia un supplément ; dans le récit de la bataille, pas une allusion à la fameuse phrase ; dans les gazettes du 22 et du 23, même silence ; mais le 24, le "Journal général de France" publiait, en "écho", cette note :

Parmi les faits qui honorent la mémoire et ornent la bataille de Mont-Saint-Jean, on cite le dévouement sublime de la malheureuse garde impériale... Les généraux anglais, pénétrés d'admiration pour la valeur de ces braves, ont député vers eux pour les engager à se rendre... Le général Cambronne a répondu à ce message par ces mots : "La garde impériale meurt et ne se rend pas !"

La phrase arrivait elle apportée toute fraîche à Paris par un témoin de Waterloo ? Non, très probablement ; elle était écho dans une salle de rédaction et due, vraisemblablement, à l'imitation de la reproduction et d'autres feuilles la reproduisaient et le 25 juin, à la Chambre, comme Garat proposait de recueillir "les beaux traits des soldats vaincus à la fatale journée, particulièrement celui d'un héros qui dit : "On meurt et on ne se rend pas", de sa place, le député Périer, — un ancien conventionnel, — s'écria : "Le nom de l'officier qui a prononcé ces paroles ne doit pas être ignoré ; c'est le brave Cambronne !" Et c'est ainsi que la phrase, à la suite de cette reconnaissance effective, entra dans l'histoire officielle. Depuis lors, la plupart des historiens et des biographes, se copiant, se pillant à l'envi, continuèrent sans contrôle à désigner Cambronne comme l'auteur de la fameuse riposte.

Pourtant il y eut des protestations : en 1813, la question ayant été soulevée à l'occasion d'une tragédie de Juvy. "Bébé, le "Journal des Débats", organe royaliste, entra dans la lice : le 16 décembre, dans un article signé d'un V, il disait :

... Nous nous faisons un devoir de déclarer que tout Paris a pu savoir de la bouche du général Cambronne lui-même qu'il avait apprise cette exclamation monumentale par la gazette et qu'il ne se souvenait nullement d'avoir rien dit s'en approchant. Il est donc injuste d'en restituer la gloire à qui elle appartient, c'est-à-dire à un rédacteur du "Journal général" qui l'a proférée trois jours après l'affaire, à la tête d'une des colonnes... de ce journal auquel le sobriquet de "Journal militaire" en est resté.

Et le lendemain, le "Journal général" répliquait par un semblant d'aveu : "L'héroïsme de cette parole, écrit-il, n'est certes pas dans l'articulation des syllabes dont elle se compose, mais dans le sentiment qu'elle exprime et dans l'action qu'elle accompagne". La discussion continua pendant quelques jours,